Les voix lointaines du jeune lecteur dans la presse de jeunesse du XIX^e^ siècle : entre lectorat effectif à créer et sujet idéal à former

CALDERONE Amélie – CNRS-IHRIM

[Version d'auteur]

Le début du XIX^e^ siècle est l'occasion d'un développement médiatique nouveau, motivé par les bouleversements majeurs affectant le domaine. Certes, l'époque n'invente pas le journal, mais les progrès techniques, l'essor économique et l'alphabétisation progressive de la population autorisent une croissance alors sans précédent des périodiques, qui se poursuivra au cours du siècle pour atteindre un véritable « âge d'or[1] » du journalisme « grand public » sous la III^e^ République. L'accélération de l'expansion de la presse à partir des années 1830 se manifeste, entre autres, par la création d'organes spécialisés, s'adressant à des publics ciblés et jusque-là peu, voire pas considérés. De nouveaux lectorats émergent. Tel est typiquement le cas des femmes, de ce que les contemporains nomment le « peuple[2] », ou encore des enfants.

C'est en effet dans ce contexte que naissent, dès la Restauration, des entreprises s'adressant désormais massivement aux jeunes gens, que les lois Guizot sur l'éducation des garçons en 1833 ont vraisemblablement contribué à développer[3]. Ces revues ont des ancêtres célèbres : la presse pour enfants existait déjà au siècle précédent, au cours duquel se sont par exemple vus édités *L'Ami des enfants* et *L'Ami de l'adolescence* de Berquin, ou encore *Le*

[1] THÉRENTY Marie-Ève, VAILLANT Alain, *1836. L'An I de l'ère médiatique, Analyse littéraire et historique de* La Presse *de Girardin*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2001, p. 19.

[2] À titre d'exemple, l'on citera, parmi les journaux entendant s'adresser aux femmes ou défendre leur cause, le *Journal des femmes, gymnase littéraire* (1832-1837), le *Journal des femmes, revue littéraire, artistique et d'économie domestique* (1840-1851) ou encore *La Voix des femmes* (1848). S'agissant des feuilles destinées aux masses modestes de la société, l'on peut citer le *Journal du peuple* (1834-1842), ainsi que *Le Conseiller du peuple*, puis *Le Civilisateur* de Lamartine (1849-1851 et 1852-1854). Gardons toutefois à l'esprit que la notion de « peuple » fait aisément l'objet de constructions idéologiques : elle est susceptible de recouvrir des réalités diverses voire contradictoires en fonction des périodiques considérés.

[3] Voir à ce sujet PONTEIL Félix, *Histoire de l'enseignement en France. 1789-1965*, Paris, Sirey, 1966, p. 197-211 ; et MAYEUR Françoise, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France, Tome III, De la Révolution à l'École républicaine (1789-1930)*, Paris, Nouvelle librairie de France, Labat, 1981, p. 314-324 et, pour l'éducation des filles, p. 120-139.

Portefeuille des enfants de Duchesne et Leblond. Leurs tirages demeuraient toutefois confidentiels. La Restauration voit le lancement d'« une petite quinzaine de titres[4] ». Si peu trouvent leur public, certains, néanmoins, émergent – tel est le cas du *Bon génie* de Laurent-Pierre de Jussieu. Surtout, se met en place la forme journalistique qui sera celle de la monarchie de Juillet, « distincte du livre et même du recueil[5] », intégrant des rubriques brèves et polymorphes, des « Variétés », « Rêveries morales » ou encore des jeux.

Sur ce modèle médiatique moderne, les feuilles destinées aux jeunes lecteurs, aux petits garçons et aux adolescentes, se font de plus en plus nombreuses à partir de l'arrivée au pouvoir de Louis-Philippe, et leurs tirages atteignent parfois des chiffres impressionnants[6]. Le phénomène ne fera que s'accentuer, la fin de siècle proposant aux jeunes publics des revues parmi les plus célèbres de l'époque – à l'instar de *La Semaine des enfants* et du *Magasin d'éducation et de récréation*, avec lesquels collaborent respectivement la Comtesse de Ségur et Jules Verne. Le système éditorial suit le phénomène, l'apogée des publications en volumes destinées à la jeunesse se situant – au regard du nombre de publications mis en circulation – dans les années 1880[7].

Le journal de jeunesse de la monarchie de Juillet est donc face à un défi : faire advenir pleinement un lectorat nouveau, dont l'existence « empirique » est effective, mais partielle et indéfinie. Pour ce faire, il doit lui ménager un secteur éditorial, des thèmes, des rhétoriques spécifiques, et éventuellement laisser ses « voix » s'émanciper en ses pages. Plus exactement, il s'agit d'engendrer *des* lectorats : en cette modernité industrielle naissante, l'heure est déjà à

[4] MARCOIN Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e^ siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 290. Toutes les affirmations qui suivent proviennent de cette source.

[5] *Ibid.*, p. 293.

[6] 7.000 exemplaires en 1838 pour le *Journal des enfants* (voir THIRION Christine, « La presse pour les jeunes de 1815 à 1848 », *Bulletin des bibliothèques de France* [en ligne], n° 3, 1972 [consulté le 29 septembre 2015]). À titre comparatif, à la même période, le tirage de la *Revue des deux mondes* est de 1.500 exemplaires (FURMAN Nelly, *La* Revue des Deux Mondes *et le Romantisme (1831-1848)*, Genève, Droz, 1975, p. 19). Ces chiffres sont toutefois nettement inférieurs aux grands quotidiens de l'époque, voyant leur nombre d'abonnés croître après le développement de la presse à 40 francs à partir de 1836. À cette date, *La Presse*, *Le Siècle* et *Le Constitutionnel* comptent déjà entre 9.000 et 11.000 abonnés (LEDRÉ Charles, *La Presse à l'assaut de la Monarchie*, Paris, Armand Colin, 1960, p. 244). Pour un relevé complet des différents organes de presse consacrés à la jeunesse entre 1815 et 1848, voir l'annexe fournie par THIRION Christine, dans « La presse pour les jeunes de 1815 à 1848 », *art. cit.* L'auteure dénombre 77 titres, dont 16 seulement sont fondés avant 1830.

[7] Voir ROSA Guy, « Comptes pour enfants. Essai de bibliométrie des livres pour l'enfance et la jeunesse (1812-1908) », *Histoire & Mesure*, vol. 5, n°3-4, 1990, p. 343-369.

la segmentation[8], et des spécialisations du public se dessinent : en fonction de l'origine sociale (la plupart des entreprises, nous le verrons, s'adressent aux classes aisées), de l'âge (certaines revues s'adressent aux enfants, d'autres aux adolescents) et du sexe (sont en effet distingués les organes destinés aux jeunes garçons de ceux visant les jeunes filles, majoritaires dans la presse enfantine[9]) des destinataires ciblés. Il convient donc d'interroger, d'une part, les formes scripturales grâce auxquelles la presse entreprend de *faire émerger* ces lecteurs inédits, mais de mesurer, d'autre part, l'étendue de cette émergence : est-elle purement rhétorique et fictive ? Est-elle, dès lors, seulement le fruit d'une logique économique, ou ne serait-ce pas aussi l'instrument de l'avènement socio-culturel de l'enfant comme sujet à part entière ? Il est en effet légitime de se demander si, *in fine*, la presse de jeunesse permet d'*inventer* et/ou de *faire exister* non seulement des catégories de lecteurs, mais également de nouveaux groupes désormais constitutifs de la société.

La création des périodiques destinés à la jeunesse est l'occasion de mettre véritablement en scène des garçonnets et fillettes – jusqu'alors généralement cantonnés dans des rôles mineurs ou secondaires, à moins d'être au centre de supports éducatifs (pensons au *Télémaque* de Fénelon adressé au Dauphin ou aux œuvres de Mme Leprince de Beaumont), ou de traités d'éducation (à l'instar de l'*Émile*). L'enfant est désormais le héros de fictions – Jean-Claude Choppard en est l'exemple le plus célèbre[10] –, mais également celui avec qui le journal prétend dialoguer et entrer en échange, ce qu'autorisent notamment les rubriques brèves que sont les correspondances, chroniques et autres comptes rendus divers littéraires ou culturels absents des publications livresques. Une autre spécificité médiatique se révèle à cet égard intéressante : collectif, le journal donne lieu de croire qu'il « dévérouille » les logiques de récurrence inhérentes aux publications à auteurs uniques (tels ceux de Mme Leprince de Beaumont), ou encore l'auctorialité éditoriale que les maisons d'édition font peser sur « leurs » auteurs afin de se constituer une « marque de fabrique » (ce qui par exemple a été démontré pour Mame[11]). En accédant à la diversité – des modalités de (re)transcription, des

[8] Dans le secteur de la librairie, cela se traduit par le phénomène des « Collections », affectant le secteur de l'enfance avant les publications destinées aux adultes, comme le montre, au sujet de la maison Mame, l'étude de Cécile BOULAIRE, « Une logique de collection : de la "Bibliothèque de la jeunesse chrétienne" à la "Bibliothèque des petits enfants" » dans BOULAIRE Cécile (dir.), *Mame, deux siècles d'édition pour la jeunesse*, Rennes-Tours, PUR-PUFR, 2012, p. 243-252.

[9] MARCOIN Francis, *op. cit.*, p. 346.

[10] Au sujet de ce « premier de tous les romans-feuilletons » (p. 332) que sont *Les Aventures de Jean-Paul Choppart* de Louis Desnoyers, voire MARCOIN Francis, *op. cit.*, p. 362-387.

[11] Voir LETOURNEUX Matthieu, « La ligne éditoriale : auctorialité et sérialité éditoriale », dans BOULAIRE Cécile (dir.), *Mame…, op. cit.*, p. 233-241.

supports matériels investis – les « voix » de l'enfance pourraient trouver le moyen de s'épancher. Dans cette perspective, le passage des voix des jeunes lecteurs au tamis médiatique serait, théoriquement, le moyen d'accéder à l'espace public *apparemment* sans médiatisation. Le journal offrirait-il dorénavant à l'enfant un espace de parole public, un lieu au sein duquel sa voix pourrait se déployer, afin de permettre au petit lecteur de se reconnaître et de se lire ?

On apportera des éléments de réponse en menant une enquête dans quelques-uns des périodiques parmi les plus répandus durant cette phase de croissance des « feuilles jeunesse » – entre les années 1830 et 1850 pour être précis –, en postulant qu'*a priori* se concentrent, en cette période de prémices, des entreprises de presse *de facto* confrontées à la délicate mission de générer leurs lectorats. La sélection des feuilles se veut représentative, en ce que les organes choisis sont susceptibles de s'adresser aux enfants des deux sexes – tel est le cas de la *Gazette des enfants et des jeunes personnes* (1837-1839), de *L'Image* (1847-1849) et du *Journal des mères et des enfants* (1850-1854) –, aux jeunes garçons plus âgés – à l'instar du *Journal des enfants* (1832-1897) –, et aux adolescentes – il en va ainsi du *Journal des demoiselles* (1833-1922) et du *Journal des jeunes personnes* (1833-1867).

Or, la fréquentation de ces imprimés montre combien l'engendrement de ces publics nouveaux ne se fait pas sans paradoxes. La voix du jeune lecteur, régulièrement sollicité par un journal qui construit son propre lectorat parfaitement délimité, ne s'y exprime au mieux que sur le mode indirect : les propos du petit abonné sont essentiellement rapportés, et la correspondance avec *sa* revue ne se fait qu'à sens unique – du journal vers le destinataire. L'enfant lecteur trouvera-t-il dès lors dans les héros fictifs des œuvres diffusées des porte-paroles de ses discours ? Rien n'est moins sûr : si les journaux à destination de la jeunesse fournissent à leurs publics de nombreux dialogues, des scènes discursives ou des pièces de théâtre dans lesquels des enfants trouvent à s'exprimer sur le mode direct, force est de constater que les protagonistes concernés ne se présentent pas comme les intermédiaires d'une parole *véritable* de l'enfant – entendons, à défaut d'une authenticité à laquelle se dérobe volontiers tout journal, puisque le périodique construit pour une grande part les voix et les discours qu'il attribue à un lectorat, capable de défendre ses préoccupations et ses intérêts – comme le pratiquent certains organes dédiés aux femmes ou au « peuple ». En d'autres termes, si la presse du XIX^{e} siècle parvient à mettre au jour et à forger un lectorat nouveau – peu ou prou l'enfant des classes dirigeantes –, tout porte à croire qu'elle ne va pas jusqu'à le considérer comme un sujet autonome dont la voix propre et spécifique serait digne

d'être diffusée. C'est que le journal dessine, à la vérité, un lecteur évanescent : s'il est fermement circonscrit socialement, il n'en demeure pas moins, non seulement, dépendant du lecteur adulte qui médiatisera la réception des textes (les revues enfantines étaient visiblement lues avec les parents), mais encore partiellement idéal et passif, puisque l'on s'adresse moins à un enfant à part entière qu'à un adulte en devenir. En ce sens, les contradictions auxquelles se voient soumises les « voix » de l'enfant dans la presse de l'époque sont révélatrices de la place qui lui est accordée au cœur de l'espace social : désormais reconnu, sa parole n'a cependant encore aucune *valeur*.

Connivences discursives et culturelles : représenter un lectorat nouveau

Avant même de donner la parole à leurs lecteurs, les organes de presse tendent à *créer* ce lectorat en pleine éclosion, en donnant l'illusion d'une communauté susceptible de se reconnaître, de se sentir sollicitée et intégrée à un groupe partageant les mêmes caractéristiques, valeurs, ou centres d'intérêts. Cela aboutit tacitement à l'exclusion des lecteurs *autres,* ceux hermétiques à ces invitations. De nombreuses adresses aux « chers », « jeunes » ou « aimables[12] » lecteurs, assorties de références culturelles, permettent aux entreprises journalistiques d'instaurer une relation de connivence avec un public dont ils définissent en filigrane la catégorie sociale. Ainsi, la plupart des feuilles vouées à la jeunesse se destinent ostensiblement aux familles fortunées, bourgeoises et aristocratiques – ce que confirme le tarif prohibitif des abonnements, en dépit des tentatives d'édition dites « populaires » apparaissant souvent chaotiquement dès 1848[13], autorisées par l'abolition de la censure et du timbre, mais se multipliant dans les faits à partir de la Deuxième République[14]. Le *Journal des demoiselles*, « mensuel adressé aux filles de 14 à 18 ans des milieux aisés[15] », mentionne, par exemple, « la salle de bal, les déguisements innombrables, gracieux, grotesques, élégants, dont [ses] lectrices ont pu se faire une idée dans les bals travestis auxquels elles ont sans doute assisté[16] », soit autant d'éléments socio-culturels (complétés par

[12] Voir, par exemple, *Journal des demoiselles*, 1833, vol. 1, p. 129 : « La nature est riante et fraîche comme vous, mes aimables lectrices ».

[13] Celle du *Journal des enfants* ne connaîtra, par exemple, que quatre numéros en 1848 (MARCOIN Francis, *op. cit.*, p. 361).

[14] Avant les années 1830, les feuilles destinées aux enfants coûtent entre 15 et 20 francs par an. Les tarifs baissent toutefois peu à peu, et le *Journal des demoiselles* ou le *Journal des enfants* sont accessibles pour 6 francs l'année. Voir l'annexe de THIRION Christine, « La presse pour les jeunes de 1815 à 1848 », *art. cit.* Notons par ailleurs que les publicités pour les revues enfantines, abondantes dans les grands quotidiens de l'époque tels que *La Presse* ou *Le Siècle*, confirment ce constat.

[15] MARCOIN Francis, *op. cit.*, p. 348.

[16] *Journal des demoiselles*, 1833, vol. 1, p. 56.

la rubrique « Revue des théâtres ») spécifiquement mondains, agissant comme signe de reconnaissance pour lesdites abonnées. En outre, les présupposés éducatifs convoqués par le journal, lorsqu'il introduit des phrases en Anglais sans en fournir la traduction, ont la même fonction : « car, ce qui est bien rare, mes jeunes lectrices, c'est qu'elle était belle et *knew not she was fair*[17]. » L'adresse se veut complice et génératrice d'un sentiment d'appartenance à un cercle privilégié, au sein duquel l'on partage des centres d'intérêts, des valeurs, et un niveau certain de connaissance. Toute interpellation permet au lecteur de se sentir à la fois en terrain connu *et* destinataire choisi : son lieu de vie (« À vous, nos jeunes lectrices qui, habitant la province, ne pouvez jouir des merveilles de l'industrie dont l'exposition fixe, depuis deux mois, l'attention de toute la France[18] […] »), son âge (« N'est-il pas vrai, ô vous, entre mes lectrices qui avez quatorze ans et demi[19] ? »), ou encore son sexe, se voient exhibés dans un discours journalistique qui se veut sélectif mais cohésif.

Quoique ce type de propos soit particulièrement le fait de la presse féminine – très poreuse à la culture mondaine et aux modes auxquelles on associe volontiers les femmes de l'époque –, il s'en trouve également des exemples dans les feuilles mixtes, comme dans *L'Image* qui « renvo[ie] à M. *Töpffer*, à l'intéressant auteur des *Voyages en zigzag*, ceux de [ses] jeunes lecteurs qui voudraient parcourir les Alpes sans sortir de leur chambre[20]. » À dire vrai, il s'agit là d'un moyen pour Dubochet, éditeur et propriétaire de la revue, de faire la promotion déguisée d'un ouvrage dont il a fourni la deuxième édition en 1846. *L'Image* fait relativement peu de place à ses lecteurs et à leur monde : « d'inspiration […] encyclopédique[21] », la revue utilise rarement les rhétoriques journalistiques et évacue sans doute ce qui apparaît comme circonstanciel – et périssable. Peut-être encore faut-il expliquer ce constat par l'âge de son public cible, plus jeune que les adolescentes lectrices du *Journal des demoiselles* par exemple. Tout se passe en effet comme si plus le lectorat était âgé, plus le journal multipliait les effets de connivence et tendait à dessiner et mettre en scène ceux à qui il entend se destiner ; comme si les années rendait le public plus (com)préhensible, identifiable donc identifié – et capable de lui-même s'identifier. La maturité des destinataires

[17] *Journal des demoiselles*, 1833, vol. 1, p. 181. Le périodique offre régulièrement des fragments de littérature anglaise ou italienne avec une traduction, afin d'initier les jeunes filles aux langues étrangères.

[18] *Journal des jeunes personnes*, 1834, vol. 2, p. 192.

[19] *Journal des jeunes personnes*, 1834, vol. 2, p. 422.

[20] *L'Image*, 1847, vol. 1, p. 291, le journal souligne. Pour rappel : Töpffer connaît alors un grand succès en éditant des récits illustrés ainsi que des dessins agrémentés de courtes narrations qui ont tout des prémices de la bande dessinée. Ses *Voyages en zigzag* sont édités en 1844, puis réédités en 1846 : ils font partie de l'univers culturel des enfants de la bourgeoisie de l'époque.

[21] MARCOIN Francis, *op. cit.*, p. 304.

contribue à les définir avec plus de fermeté : le statut de personne – de sujet social – va visiblement de pair, en partie au moins, avec l'entrée dans l'âge adulte.

La presse pour adolescents donne ainsi corps à un lectorat qu'elle va parfois jusqu'à représenter explicitement en le mettant en scène. Le destinataire trouve pleinement sa place au sein du journal :

> « Vous, mesdemoiselles, à qui j'ose adresser plus spécialement la parole, vous êtes autour d'une table à ouvrage présidée par votre mère ; un piano est ouvert au fond du salon ; devant vous sont un métier de tapisseries, un mouchoir que vous brodez sans qu'elle le sache pour la fête de votre mère[22] […]. »

Interpellations, sollicitations, adresses et mises en scène permettent aux périodiques d'engendrer, *via* des discours travaillés par l'orientation vers un destinataire tout à la fois générique, précis et fermement circonscrit, ce lectorat nouveau qu'est « le petit nombre des enfants riches, bourgeois et aristocrates, enfants des classes dirigeantes[23] » à l'aube de la modernité. Et donner chair implique en outre de donner voix ; aussi le journal entend-il presque naturellement entrer en dialogue avec ceux-ci.

Paroles lointaines de lecteurs : une correspondance à sens unique

Les lettres que publient les journaux, dans lesquelles ils s'adressent à leurs lecteurs, sont l'occasion d'échanges entre presse et jeunes abonnés : la rubrique « Correspondance » commence à faire son apparition à la fin de la monarchie de Juillet[24], et laisserait de prime abord penser que la « voix » des lecteurs définis par le journal trouve là le moyen de s'épancher. Les attitudes diffèrent en fonction des organes. *L'Image* entreprend de répondre *personnellement* aux questions envoyées par ses abonnés :

> « M. J. de S… veut savoir pourquoi on étudie le latin. Nous lui conseillons en passant de se défier de cette disposition à douter, comme il le fait, de l'utilité des choses consacrées par l'expérience des hommes les plus éclairés de tous les temps[25]. »

---

[22] *Journal des jeunes personnes*, 1834, vol. 2, p. 418-419.

[23] THIRION Christine, « La presse pour les jeunes de 1815 à 1848 », *art. cit.*

[24] Sous le terme « Correspondance » se dessine en vérité des réalités variées : le *Journal des demoiselles* en possède une dès ses premiers numéros, mais il ne s'agit pas de publier des missives de lecteurs. Dans le corpus d'étude, seule *L'Image*, fondée en 1847, dispose de ce type d'espace. La presse enfantine semble de ce point de vue pionnière, puisque nous ne connaissons aucun périodique pour adulte de la monarchie de Juillet faisant place aux lettres de ses abonnés. Les débuts paraissent d'ailleurs se faire à la faveur du prétexte littéraire : Dumas, dans *Le Mousquetaire* (1853-1857) laisse parfois une place à ses lecteurs quand ils peuvent devenir des contributeurs en fournissant des poèmes. Les journaux, les quotidiens politiques notamment, préfèrent se citer entre eux ou éditer les lettres publiques de personnalités, faisant de leurs lectorats moins des acteurs que des témoins des débats du temps.

[25] *L'Image*, 1847, vol. 1, p. 255.

Certes, dans la plupart des cas les réponses sont suffisamment détaillées pour intéresser *tous* les lecteurs du journal. La missive envoyée par l'abonné dont il est question se veut ainsi représentative de la voix de chaque destinataire, mais si l'on en devine le contenu, le propos exact – sa graphie, son orthographe, sa formulation et le ton adopté – ne se voit jamais transcrit directement. C'est d'autant plus sensible que la réponse se veut catégorique et autoritaire. Parfois même, le discours de l'enfant se verra littéralement éludé, et la réponse laconique de la revue demeurera à ses autres lecteurs bien mystérieuse : « À M. A. P… – Non[26]. » La rubrique offre ainsi toutes les apparences d'un échange authentique, loin, par exemple, des encarts ludiques tels qu'on peut les trouver dans la presse pour adulte de la fin du XIX^e^ siècle[27], mais finalement peu ouvert à la parole du petit lecteur.

Outre leur apparente véridicité, les réponses de *L'Image* se veulent individuelles. Tel n'est néanmoins pas systématiquement le cas. Souvent les courriers sont mentionnés collectivement : les revues font montre des nombreuses lettres qu'elles affirment recevoir. Elles s'attachent, par exemple, à éditer « collectivement un mot de gratitude au nom de toute la rédaction », afin que « chacun […] sent[e] palpiter la pensée sympathique à la sienne[28] ». S'il faut à l'évidence voir en ces réponses collectives une stratégie promotionnelle à l'œuvre, force est de constater que le journal hésite entre l'individu et le groupe, le spécifique et le générique : la rhétorique choisie permet alors d'allier les deux pôles apparemment contradictoires, mais nécessaires à toute constitution médiatique d'un lectorat.

---

[26] *Idem*.

[27] Se déploient en effet dans cette presse pour adultes, des pseudo-réponses aux lecteurs marquées par une rhétorique de l'humour et de l'ironie d'autant plus efficace que les mêmes correspondants reviennent régulièrement, et qu'ils sont souvent des collaborateurs journalistes dont les feuilles publient aussi les travaux. Voir, à titre d'exemple, *Nouvelle Rive-Gauche* : dans la rubrique « Notre téléphone » du 22 décembre 1882 : « P. Fons. – Nous désirons nous réserver les questions politiques et sociales. » (p. 4). On lui répond de nouveau le 12 janvier 1883. Quelques mois plus tard, le 1^er^ juin 1883, est édité « La Civilisation française au Congo » de Pierre Fons dans *Lutèce* (qui a pris la suite du périodique). Il en va de même pour Émile Michelet, qui contribuera également à *La Pléiade*, *La Plume* ou *L'idée libre.* Parfois, c'est dans le même numéro que le journal s'adresse à un lecteur-journaliste et qu'il l'édite (à l'instar de Gulliver signant la rubrique « Pieds » du 12 janvier 1883, et à qui l'on intime le même jour : « Dis donc à Godin de nous envoyer autre chose. ») L'abonné est ainsi initié à une complicité intra-journalistique plutôt qu'il ne trouve un espace d'expression. Souvent d'ailleurs, ces rubriques se donnent à lire comme de pures fictions, prétextes à déployer un art du bon mot et de l'épigramme dont les lecteurs étaient friands, ce que fait ostensiblement *Le Chat noir* lorsqu'il prétend s'adresser à une religieuse, le 18 février 1882 : « Sœur Christine, couvent V. Q. – Pour devenir modèle dans l'atelier de Bureaux, il faut envoyer sa photographie, torse, hanches et pieds. »

[28] *Journal des mères et des enfants*, « Seconde partie », vol. 3, juillet 1851, p. 5. *Idem* pour la citation qui précède.

Les missives des enfants – sauf à faire advenir ceux-ci à l'état de contributeurs et à publier leurs productions littéraires[29] –, peinent à se frayer une place dans la feuille journalistique. L'on verra ainsi le *Journal des jeunes personnes* lancer un prix qui sera décerné à la meilleure élucidation d'une énigme historique, et « témoigner à [ses] aimables lectrices [sa] vive satisfaction de l'empressement avec lequel elles ont répondu à [son] appel[30] ». L'heureuse élue est nommément citée (« mademoiselle ÉMILIE BRUNAT, de Toulouse (Haute-Garonne[31]) ») et son travail est commenté (« précision, clarté, élégance, aperçus toujours justes […] »). Toutefois, *a contrario* des usages actuels, l'on n'aura jamais accès à son envoi – à la lettre fidèle de sa voix, pourrait-on dire. Seule une correction, par un adulte, sera imprimée[32].

La voix des jeunes lecteurs est donc au mieux présente « en creux », quand elle n'est pas fictive : on en trouve encore de lointaines traces au sein de correspondances fictionnelles, dans lesquelles les périodiques font mine de répondre à leurs abonnés. Il en va ainsi de la « chère amie[33] » à laquelle s'adresse la rubrique « Correspondance » du *Journal des demoiselles,* oscillant entre destinataire collectif et fiction d'échange privé et familier :

> « Voilà la première année de notre journal qui finit. Ainsi, grâce à l'intelligence et à l'imprimerie, les jeunes filles de tous les pays du monde reçoivent les mêmes idées, les mêmes impressions, connaissent les mêmes sciences, les mêmes devoirs !... […]
> Ne fais point encore relier ton journal. Je te préviens que tu recevras, le 15 février 1834, un frontispice qui complétera le premier volume, commencé le 15 février 1833.
> Adieu, ma bonne petite, si tu as autant de plaisir à recevoir mes lettres que j'en ai à te les écrire, j'espère que nous continuerons *notre* correspondance.
> Adieu, tout à toi[34]. »

La réciprocité est illusoire et fictionnelle : la missive est à sens unique. Elle laisse moins place à la voix des lectrices qu'elle ne déploie celle d'un journal qui impose, *in fine*, une destinataire idéale à laquelle tout espace d'expression semble refusé. De ce point de vue, ces adresses sont le pendant des « Causeries[35] » qui abondent dans la presse pour adultes de l'époque : le média phagocyte l'espace de parole de lecteurs qu'il peine à laisser s'exprimer.

---

[29] Francis Marcoin note quelques cas dont le poème d'Ondine Valmore adressé à Lamartine (qui vient de perdre sa fille), édité dans le *Journal des jeunes personnes* en 1833 (MARCOIN Francis, *op. cit.*, p. 150-151).

[30] *Journal des jeunes personnes*, 1834, vol. 2, p. 120.

[31] *Journal des jeunes personnes*, 1834, vol. 2, p. 120. Les caractères reproduisent ceux du journal. *Idem* pour la citation qui suit.

[32] *Journal des jeunes personnes*, 1834, vol. 2, p. 143-155. De nos jours il est presque de tradition, lorsqu'un périodique lance un concours, de réserver un espace de publication aux travaux des participants jugés les meilleurs.

[33] *Journal des demoiselles*, 1833, vol. 1, p. 223.

[34] *Journal des demoiselles*, 1833, vol. 1, p. 381. Nous soulignons.

[35] Voir à ce sujet THÉRENTY Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e^ siècle*, Paris, Le Seuil, « Poétique », 2007, p. 174-183.

Toutefois, les publics spécifiques adultes, tels les femmes ou le « peuple », possèdent, à défaut d'une publication directe de leur « voix », des organes susceptibles de défendre leurs intérêts – pensons, pour ne citer qu'eux, au *Journal des femmes* ou au *Journal du peuple*[36]. Est-ce à dire qu'il en va de même pour les enfants, *via* les relais de parole qu'ils trouvent dans les discours des protagonistes devant leur servir de doubles au sein des œuvres publiées par les journaux ?

Voix des enfants, voix des lecteurs ?

Les fictions destinées aux enfants font la part belle aux dialogues. Faute de laisser s'épancher la voix des jeunes lecteurs, les journaux laisseraient-ils malgré tout des personnages intercesseurs s'en faire les porte-paroles sur l'espace public ? Les configurations, dans ce cas encore, diffèrent en fonction des périodiques : jeunes garçons et jeunes filles ne sont pas confrontés aux mêmes doubles fictionnels. La presse « masculine » offre en effet la double particularité de proposer à ses petits lecteurs des protagonistes absents dans les revues de leurs consœurs : des enfants aux parlures pittoresques (entendons, usant de cuirs, d'idiolectes ou de sociolectes) et des personnages de garnements.

Le strict respect des bienséances des écrits destinés aux jeunes filles empêche certaines fantaisies, qui se déploient à plein dans un organe tel que le *Journal des enfants*. Peu avare en cocasseries verbales, le périodique autorise régulièrement la mise en scène, par exemple, de petits paysans aux parlers patois. Néanmoins, il ne faut pas y voir le moyen de faire résonner la voix de classes sociales humbles. L'excès des cuirs dénonce une ambition plus folklorique et plaisante que réaliste, comme en témoignent les propos du jeune Blaiseau de *Chacun sa croix* d'Édouard Ourliac : « Dam ! Quand j'ons ben faim et quand j'ons ben travaillé[37] ! », « Dam ! Vous l'voyez ben, j'faisions des bourrées, j'cueillons d'l'harbe pour les vaches et d'la mauve pour mame Marcel. » Au reste, ce type de protagoniste nous donne plutôt une idée de la manière dont on initiait la jeunesse de l'élite du pays à regarder d'autres milieux sociaux, non sans simplification. La représentation des enfants ruraux, des jeunes ouvriers ou encore des mendiants, offre l'occasion de tenir un discours de classes qui se veut, en ce cas du moins, tolérant, mais somme toute fermement et hermétiquement catégorisé et

[36] Outre la rareté déjà notée des correspondances dans la presse adulte de la période, l'on remarquera que, significativement, il a été démontré que les journaux défendant les droits des ouvriers lors du « moment 1848 » s'adressaient en réalité aux classes bourgeoises : les « voix » mises en scène ne correspondaient ainsi pas à celles de lecteurs. Voir FAURE Alain & RANCIÈRE Jacques (éd.), *La Parole ouvrière*, Paris, La Fabrique, 2007, p. 12.

[37] *Journal des enfants*, avril 1838, p. 293. *Idem* pour la citation suivante.

conservateur. La leçon que le lecteur devra retenir de *Chacun sa croix* est, pour le dire brièvement, que tout milieu social est destiné à un niveau de connaissance et à une fonction dont il ne peut et ne doit pas s'extirper (Blaiseau, tenté par l'existence du Dauphin qui va à l'école, comprend rapidement qu'il est plus apte à ses travaux de bûcheron, et l'inverse se produit pour le jeune Dauphin).

Ce discours est reconduit dans les productions s'adressant aussi ou exclusivement aux jeunes filles : le langage pittoresque qui y fait défaut se voit compensé par l'idéalisation des milieux modestes considérés. En conformité avec le public ciblé, l'aspect professionnel est moins abordé que la morale, exaltant le respect, l'humilité et la charité. Ainsi en va-t-il typiquement d'*Une visite à la nourrice,* pièce d'un certain Auquier livrée dans la *Gazette des enfants et des jeunes personnes*. À travers le personnage de la petite Cécile, parisienne imbue de sa condition qui visite son ancienne nourrice à la campagne, la modeste comédie entend montrer que l'état de fortune ne doit nourrir aucune fierté, et qu'il est crucial de conserver un lien entre les divers strates et espaces de la société. Il en résulte une représentation idéalisée de l'enfant paysan, au parler et aux préoccupations dignes d'adultes *a minima* parfaitement éduqués :

> « JEAN, *portant un baquet de crème et des œufs.* Voici ce que vous m'avez commandé d'apporter, ma mère : la crème est épaisse à couper au couteau, et les œufs sont tout chauds encore. Ah ça, faudra-t-il que je tutoie ma sœur de lait, mademoiselle Adèle[38] ? »

Si les jeunes paysans eussent pu être lecteurs de ces feuilles – ce qui est peu vraisemblable au vu du public construit par le journal –, les protagonistes leur servant de doubles ne permettaient pas à leur voix propre de s'épancher. Symétriquement, elles ne permettent pas non plus aux enfants de la bourgeoisie de se reconnaître *véritablement* dans les personnages d'enfants bourgeois : il s'agit d'inculquer des manières de faire. Les revues proposaient seulement des représentations typifiées, oscillant entre les deux pôles antagonistes que sont le pittoresque et l'idéalisation – entre agréable et utile, entre récréation et instruction. Il en va de même pour les chenapans et autres polissons offerts par les journaux à destination des petits garçons, guère plus proches de leurs lecteurs effectifs. *Conquêtes, grandeurs et vicissitudes de l'école de Palaiseau*, une comédie d'Édouard Ourliac éditée dans le *Journal des enfants* en septembre 1839, met en scène de « mauvais écoliers » en révolte. Le texte pourrait offrir des exemples de voix médiatrices des jeunes abonnés :

[38] *Gazette des enfants et des jeunes personnes*, mai 1837, p. [? Le numéro est illisible].

> « TRIOLET. – Non, cela ne saurait durer ainsi. Cinq heures d'étude, à présent ! Pour qui nous prend-on ?
> CALIFOURCHON. Nous sommes grands à cette heure, et nous n'avons qu'à le faire voir.
> FAGOTIN. Le temps est passé où l'on nous mettait les genoux à la porte, les bras en croix[39]. »

Si les protagonistes semblent servir de porte-voix à des préoccupations qui pouvaient être celles des lecteurs – l'école perçue comme répressive et rébarbative –, il n'en demeure pas moins que la double ambition comique et moralisatrice contraint, d'une part, à caricaturer ces figures – ce que dénoncent leurs noms dignes du théâtre de la Foire – et, d'autre part, à les amener finalement à une réforme morale qui revêt tous les atours de l'idéal. Le va-et-vient entre folklore et idéalisation déjà observé dans la représentation des petits paysans est reconduit. La rébellion accule les garnements à affronter la colère des voisins de l'école, qui veulent les jeter en prison. L'abbé qui dirige leur institution les sauve :

> « L'ABBE. – Messieurs, consentiriez-vous bien, d'aventure, à rentrer dans le devoir et sous ma direction ?
> NICOLET. – Bien volontiers, si vous n'êtes pas trop en colère. Cela est-il décidé messieurs ?
> TOUS. – Oui, oui.
> ARLEQUIN. – Je suis bien de cet avis-là[40]. »

Le chenapan n'est jamais victorieux : les polissons qui peuplent fictions des revues enfantines sont destinés à être réformés. Certes, ils donnent voix à des pensées et des difficultés que leurs lecteurs peuvent partager ; néanmoins, ils invitent à la docilité en endossant la fonction de contre-modèles aux gestes et paroles hyperboliques – dessein moralisateur oblige.

Serait-ce également le cas des scènes dialoguées, plus « réalistes » (au sens large) que les comédies à visée morale et/ou divertissante façonnées par les excès de caricature ou d'idéal ?

Si l'on en croit la requête, citée ci-dessus, faite à la rédaction de *L'Image* concernant le Latin, il semble que l'enseignement de celui-ci soit (déjà) peu apprécié des jeunes élèves, ce que confirme un dialogue du *Journal des enfants*, où le père Jérôme entend montrer à de jeunes garçons combien « autrefois la jeunesse était moins frivole, moins étourdie, plus studieuse[41] », y compris dans ses jeux. Ainsi voit-on l'auditoire s'écrier :

> – Si vous nous prouvez cela, – fit un autre, – j'abjure la toupie, la toupie proprement dite, ou la toupie d'Allemagne indifféremment.
> – Et moi, je cache ma corde à sauter au fond de mon pupitre, sous mon *Gradus ad Parnassum*…
> – Auquel tu ne touches jamais, – dit un voisin.
> – Oh ! Si l'on peut dire ! Parle pour toi ; mon *Gradus* est plus usé que le tien.

[39] *Journal des enfants*, septembre 1839, p. 88.
[40] *Journal des enfants*, septembre 1839, p. 96.
[41] *Journal des enfants*, vol. 6, octobre 1837, p. 98.

> – C'est que tu y fais une collection de plantes desséchées.
> – Eh bien ! Alors ! Ne dis donc pas que je ne touche pas à mon *Gradus*[42].

Les protagonistes se font porte-paroles des *realia* scolaires des élèves d'alors. Échappent-ils pour autant à la représentation topique, *in fine* proche de la comédie d'Ourliac, des enfants qui goûtent peu l'école, le travail ou l'instruction, et préfèrent allègrement se divertir ? En outre, le vocabulaire employé est-il réellement celui de l'enfance ? Un garçonnet de la monarchie de Juillet pouvait-il employer le verbe « abjurer » ? De surcroît, les propos tenus par les élèves sont nettement orientés par la volonté de l'auteur de l'article, qui doit présenter un panel des divers jeux auxquels les enfants peuvent, ou non, se livrer, selon leur utilité supposée : c'est ainsi que l'on explique la scrupuleuse précision « la toupie proprement dite, ou la toupie d'Allemagne », qu'un enfant n'aurait selon toute vraisemblance pas formulée.

En fait, les productions enfantines se heurtent à une idée répandue chez la plupart de leurs pourvoyeurs : l'on ne doit pas chercher à imiter le style des lecteurs. Amable Tastu s'en fait l'écho dans le compte rendu d'un ouvrage pour le *Journal des jeunes personnes,* où elle condamne « le style *fanfan*[43] ». En évoquant les « écrivains qui ont exploité la littérature enfantine », elle réprouve ainsi ceux qui

> « […] se bornent à imiter, ou plutôt à parodier le langage enfantin, ce qui peut un moment amuser les grands lecteurs, mais ce qui ennuie prodigieusement les petits […]. »

Mais, parallèlement, l'auteure blâme également les écrivains qui

> « […] combien peu se souviennent de ce qu'ils pensaient à un âge où la préoccupation des objets extérieurs est trop forte pour laisser le loisir d'examiner les impressions personnelles. Aussi, les plus spirituels d'entre eux se contentent de réduire les passions humaines sur une plus petite échelle, et nous représentent non des enfants, mais des nains. »

Il y a visiblement un équilibre difficile à trouver entre une représentation de l'enfance pensée au prisme d'un référentiel adulte et un « effet miroir » hyperbolique. Ce constat s'explique par le double lectorat se dégageant implicitement de la production périodique à destination de la jeunesse, *aussi* lue par un public adulte que l'on tente simultanément de séduire. La « voix » qui serait celle des lecteurs enfants en pâtit, d'où son alternance entre pittoresque outrancier qui confine à la caricature, et exemplarité excessive. Il en résulte que la plupart des créations enfantines présentent plutôt des adultes (vertueux) sous la forme de jeunes gens – qu'Amable Tastu nomme plaisamment « des nains » pour désigner ces adultes

---

[42] *Journal des enfants,* vol. 6, octobre 1837, p. 99-100. Le *Gradus ad Parnassum* est un dictionnaire poétique latin-français très utilisé dans les écoles. La toupie d'Allemagne est creuse et produit un son en tournant.

[43] *Journal des jeunes personnes*, 1834, vol. 2, p. 283-284. *Idem* pour les références qui suivent jusqu'à mention contraire.

miniatures – que de véritables enfants, comme si ces derniers s'avéraient *in fine* impossibles à figurer dans les actes et les mots. Ainsi en va-t-il typiquement du *Reste du gigot* d'Eugénie Foa, où l'on voit un jeune garçon dérober la réserve de sa maison pour nourrir secrètement une famille dans l'indigence. Dès son entrée en scène, l'enfant ne possède plus aucun des attributs de l'enfance :

> « ARNAUD. […] Personne ne m'a vu. J'ai pris cela dans le garde-manger ; Janille croira que c'est le chat qui l'a volé. (*Il regarde tristement autour de lui*.) Pauvres gens !... Mon Dieu que ça doit être affreux de manquer de pain… Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est égal, je m'en fais une bien affreuse idée[44]. […] »

Face à ces pôles d'écriture antagonistes, la voix des petits lecteurs dans la presse de jeunesse a du mal à se déployer. Les productions paraissant proches des destinataires du journal laissent s'amenuiser, au fil de leur développement, les paroles des jeunes personnages, peu à peu diluées dans celles, massives, des héros plus âgés qui les entourent, faisant autorité. Tel est le cas des élèves réunis autour du père Jérôme qui fait la présentation des jeux : la fin de l'article est constituée de paragraphes de plus en plus conséquents prodigués par l'éducateur à son auditoire, et aux jeunes lecteurs du *Journal*[45].

Ce procédé est typique des dialogues pédagogiques. Aussi le retrouve-t-on dans les magazines se destinant aux jeunes filles, qui en éditent massivement. La réduction du nombre de personnages, la simplicité d'un cadre familial (un parent conversant avec son enfant), culturel et social qui se veut mimétique de celui de la destinataire du journal, tendent à rapprocher cette dernière des protagonistes enfants censés refléter sa voix. Dans la « Conversation d'une fillette de sept ans[46] » imprimée dans le *Journal des mères et des enfants* en juillet 1851, la petite Marie est ainsi heureuse de se présenter devant sa mère avec les nombreuses fleurs qu'elle vient de cueillir :

> « – Eh bien, enfin, maman, à quoi servent les fleurs ?
> – C'est justement ce qu'il faut tâcher de trouver ensemble. Si tu veux, nous allons essayer cette étude.
> – Oh ! Oui maman, avec vous ce sera bien plus amusant que dans un livre[47] ! »

---

[44] *Journal des enfants*, mars 1839, p. 257. On pourrait encore citer le *Journal des demoiselles*, 1833, vol. 1, p. 31, où l'on voit une jeune fille « se di[re] tout bas : "Mon Dieu ! Je vous remercie de m'avoir donné le talent de faire ma robe ; si de pauvres gens dorment chaudement dans leur lit, c'est à moi qu'ils le doivent : cette idée me rend plus contente et plus leste […]". » (L'adolescente en question a donné la somme qu'elle possédait pour acheter sa robe de bal à une mendiante).

[45] Leur longueur nous empêche de les citer ici. Voir *Journal des enfants*, vol. 6, octobre 1837, p. 103-104 notamment.

[46] *Journal des mères et des enfants*, vol. 3, juillet 1851, p. 134-136.

[47] *Journal des mères et des enfants*, vol. 3, juillet 1851, p. 134.

Si l'on en croit le rejet du livre, ces dialogues pouvaient être lus à voix haute entre parents et enfants, voire joués. À la lecture, l'on préfère la parole, mais fermement balisée. De ce point de vue, le dialogue est un guide empêchant toute errance de la pensée, et toute autonomie. La parole de Marie trouve à s'exprimer selon deux modalités : interrogative, elle est dépendante du discours maternel et sert de prétexte et de faire-valoir à un savoir que le journal entend prodiguer par l'intermédiaire de la figure parentale ; assertive, elle s'avère en réalité asservie par un propos adulte préalable servant de référent d'autorité, dont elle est l'exacte reproduction (sauf défaillance de mémoire) :

> « – […] Et par quel moyen rend-on [les églantines] riches et parfumées comme les roses du jardin ?
> – Je ne me rappelle pas, maman.
> – Je te l'ai pourtant expliqué déjà : par la culture et par la greffe. La greffe consiste à implanter un morceau de rose cultivée sur un rameau de rose sauvage.
> – Oh ! Oui, maman, je me souviens très bien d'avoir vu le jardinier faire cela sur des pommiers, et il m'a même expliqué toute l'opération à votre demande ; mais je ne savais pas qu'on fît la même chose pour les roses[48]. […] »

Et quand l'enfant n'est pas dans la récitation, on lui assène peu à peu des leçons auxquelles il n'a aucun droit de réponse : il est réduit à la posture de l'ignorant que l'on instruit.

Alors même que l'enfant lecteur en train de naître se voit abondamment représenté et mis en scène au sein des premiers périodiques massivement édités qui lui sont adressés, le jeune lectorat ne trouve pas d'espace de parole conséquent dans cet ensemble médiatique qui le fait émerger comme public. Sa voix, que le journal feint de déployer, est en réalité corsetée. Fantomatique dans les correspondances, elle ne trouve pas de porte-parole dans les très nombreux petits héros qui lui sont pourtant offerts comme des doubles, parce qu'ils demeurent des contre-modèles caricaturaux ou des *exempla* desquels on lui intime tacitement de se rapprocher. Présente à l'état de traces, la voix des lecteurs n'a pas voix au chapitre dans l'espace public de la France de la monarchie de Juillet. C'est que, d'une part, sous couvert de s'adresser à la jeunesse, la plupart des périodiques sont en réalité conçus pour un public double, et les « voix » qui y sont mises en scène sont confectionnées pour répondre à une pré-lecture, ou *a minima* à une supervision préalable par un lecteur parent, attentif à la moralité et à l'utilité de ce qu'il offre à lire à son enfant. D'autre part, le public ciblé est empiriquement existant, mais socialement en voie de reconnaissance, et sans autonomie : les diverses mises en scène de ses voix le vouent à la passivité.

[48] *Journal des mères et des enfants,* vol. 3, juillet 1851, p. 135.

Tout se passe ainsi comme si l'émergence du lecteur nouveau qu'est l'enfant se faisait paradoxalement sans sa voix *réelle*, soit parce qu'il n'est pas encore pensé comme lecteur autonome, soit parce que son apparition est trop récente pour qu'il ne demeure pas de l'ordre de la représentation construite, idéelle sinon idéale, soit plus vraisemblablement parce qu'il n'est pas encore considéré comme *sujet* à part entière dans la société. La conquête de cette existence sociale à l'indépendance encore toute relative sera progressive, puisqu'on verra, au tournant du XX^{e} siècle, les jeunes publics conquérir un certain « pouvoir d'achat », et avoir la possibilité d'acquérir personnellement, grâce à leur argent de poche, des brochures s'adressant réellement à eux en tant que consommateurs – ce à quoi la presse de jeunesse au cours du siècle aura, en dépit de ses paradoxes, petit à petit contribué.